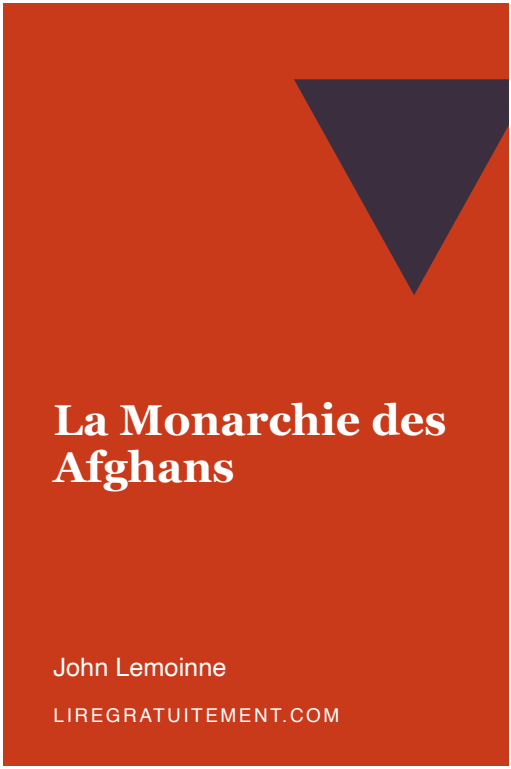



# La Monarchie des Afghans

John Lemoinne

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

# La Monarchie des Afghans

LA MONARCHIE

DES AFGHANS.

Les provinces au-delà de l'Indus qui composaient naguère la monarchie des Afghans ont pris une si grande part d'importance dans la politique anglaise, qu'il ne sera peut-être pas sans intérêt de jeter un coup d'œil sur les évènemens qui se sont accomplis dans cette partie de l'Asie depuis les trente dernières années, et sur la vie des hommes qui y ont joué les premiers rôles. Nous ne remonterons pas au-delà du commencement de ce siècle, car il est déjà peu facile de jeter une certaine clarté dans l'histoire contemporaine de ces pays perdus et dans le récit des révolutions très précipitées et très confuses qui ont amené le démembrement de la monarchie fondée par Ahmed-Shah en 1747. De tous les hommes remarquables qui ont figuré depuis trente ans dans les annales de l'Afghanistan, il n'y en a pas un seul qui soit mort de mort naturelle. La monarchie elle-même n'a pas vécu quatre-vingts ans ; il y avait des Afghans plus vieux qu'elle, et quand Burnes visita Caboul en 1832, il y vit un homme de cent quatorze ans qui avait vu naître et mourir la domination des Douranis.

Timour, fils d'Ahmed, mourut, comme nous l'avons dit, en 1793. À sa mort, la monarchie afghane se composait des principautés de Cachemir, de Peschawer, de Candahar, de Caboul et de Hérat. Les Douranis avaient en outre un droit de suzeraineté sur les émirs du Sindy, qui leur payaient tribut. Dans les guerres ci-

viles qui suivirent la mort de Timour, le Cachemir, le plus riche joyau de la couronne des Douranis, tomba entre les mains de Runjet-Singh, roi de Lahore ; Peschawer fut érigé en principauté séparée, sous la suzeraineté de Runjet-Singh, qui lui imposa un tribut ; Hérat, Candahar et Caboul furent également démembrés de la monarchie et formèrent des états indépendans, sous des chefs différens. La principauté de Hérat était, comme nous l'avons dit, la seule qui fût restée en la possession de l'ancienne famille royale, avant que les Anglais eussent rétabli sur le trône de Caboul un des fils de Timour, shah Soudja.

Timour laissa quatre fils, du moins l'histoire n'en connaît pas d'autres ; ce qui ne prouve rien, car le chef de Peschawer, quand Burnes passa par sa cour, avait eu déjà soixante enfans, et il ne put jamais dire au voyageur anglais le nombre exact de ceux qui vivaient encore. Les descendans connus de Timour étaient Zehman, Mahmoud, Eyoub et Soudja. De ces quatre frères, le premier, Zehman-Shah, détrôné et aveuglé par son frère Mahmoud, est retiré à Loudiana, où il vit d'une pension du gouvernement anglais. Il est devenu, dit Burnes, extrêmement dévot, et passe tout son temps à écouter la lecture du Coran. Mahmoud, après avoir régné quelques années, détrôné par la famille des Barukzis, est mort en 1829, à Hérat, qu'il a laissé à son fils Kamram. Eyoub, qui lui avait succédé un instant, s'est réfugié, pendant les guerres civiles, à la cour de Lahore, et a depuis complètement disparu de la scène. Nous retrouverons trop souvent le nom du quatrième fils de Timour, shah Soudja, pour qu'il soit nécessaire de le rappeler ici.

Les Afghans sont constitués féodalement, et partagés en tribus qui ressemblent beaucoup aux anciens clans d'Écosse. Deux

grandes tribus apparaissent au premier rang dans les guerres civiles de l'Afghanistan, celle des Douranis, et celle des Barukzis. La famille royale des Sudozis ou des descendans d'Ahmed-Shah est de la tribu des Douranis ; Dost-Mohammed, auquel les Anglais ont enlevé le trône de Caboul, est de la tribu des Barukzis. Burnes dit que la tribu des Sudozis était peu nombreuse, et qu'elle ne maintenait sa domination qu'avec l'aide de tribus alliées. Le chef des Barukzis, Haji-Djamal, avait beaucoup contribué à fonder la monarchie d'Ahmed-Shah. Cette maison puissante était composée d'environ 60,000 familles, et pouvait mettre sur pied 30,000 cavaliers.

L'histoire des Barukzis a des momens héroïques. La révolution dynastique qui leur livra les débris de la monarchie afghane a des traits frappans de ressemblance avec des passages de nos propres annales. C'est, dans de moindres proportions, l'histoire de la chute des Mérovingiens et de l'avénement des Carlovingiens. Les fils de Timour représentent très exactement les rois fainéans ; ils règnent et ne gouvernent pas ; ils s'endorment dans leur palais et laissent toute l'autorité aux mains des vizirs Barukzis. Pendant long-temps, les Barukzis « ont fait des rois et n'ont pas voulu l'être ; » ils rappelaient tour à tour de l'exil les princes Sudozis, les mettaient sur un trône purement allégorique, et les renversaient avec la même facilité qu'ils les avaient élevés.

L'homme illustre des Barukzis, celui qui fait la plus grande figure dans leur histoire, c'est Feth-Khan, qui avait embrassé la cause de Mahmoud contre ses trois frères. Il était petit-fils de Hadji-Djamal, qui avait aidé Ahmed à fonder la monarchie des Douranis. Ce fut lui qui battit en 1809 shah Soudja, et renversa du trône ce prince destiné à de si étranges vicissitudes. La ba-

taille eut lieu dans la plaine de Simla, près de Gundamuk. Soudja avait une armée dix fois plus nombreuse que celle de son adversaire, et il se croyait si sûr de la victoire, qu'il avait apporté avec lui ses joyaux et ses richesses, qui tombèrent au pouvoir du vainqueur. Le roi détrôné erra pendant longtemps de province en province jusqu'au moment où il se réfugia chez les Anglais.

Feth-Khan mit Mahmoud sur le trône et régna sous son nom. Il rendit un instant tout son lustre à la monarchie afghane, reprit Cachemir, qui était resté au pouvoir du visir de Soudja, força les émirs du Sindy à payer leur ancien tribut, et repoussa les attaques des Persans contre Hérat. Le vizir, véritable maire du palais, dirigeait toutes les affaires du royaume pendant que Mahmoud passait sa vie dans son harem. C'était bien le temps,

…….. Cet heureux temps
Où les rois s'honoraient du nom de fainéans,
……
Laissaient leur sceptre aux mains ou d'un maire ou d'un comte ;
Aucun soin n'approchait de leur paisible cour,
On reposait la nuit, on dormait tout le jour ;
Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines
Faisait taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenaient dans Caboul le monarque indolent.

Le chef puissant des Barukzis avait dix-huit frères, tous dévoués, tous énergiquement trempés. Dost-Mohammed, qui fut depuis roi de Caboul, était de cette vaillante légion. Quand le vizir eut, en 1811, une entrevue avec Runjet-Singh, il y parut avec ses dix-huit frères. Quelques-uns d'entre eux lui conseillaient fortement de massacrer le roi de Lahore pendant la conférence ; mais

Feth-Khan avait alors besoin des Seiks pour reconquérir Cachemir, et il s'opposa à ce projet désespéré. Exerçant véritablement la souveraineté, il partagea entre ses frères les gouvernemens des provinces, et la famille des Barukzis se trouva ainsi la maîtresse des destinées de l'Afghanistan.

Ce fut alors que le fils de Mahmoud, Kamram, résolut de délivrer son père de la tutelle de son trop puissant vassal. Il fit saisir Feth-Khan et lui fit crever les yeux. Aussitôt les dix-huit frères Barukzis levèrent l'étendard de la révolte.

« La tragédie qui termina la vie de Feth-Ali Barukzi, dit Burnes, est peut-être sans égale dans les temps modernes. Aveugle et enchaîné, il fut amené à la cour de Mahmoud. Le roi lui reprocha ses crimes et lui enjoignit d'user de son ascendant pour faire rentrer ses frères dans le devoir. Feth-Khan répondit avec calme et courage qu'il n'était plus qu'un pauvre aveugle et ne se mêlait plus des affaires d'état. Mahmoud, irrité, donna le signal de sa mort, et cet infortuné fut impitoyablement coupé en morceaux par les nobles de la cour : ils finirent par lui abattre la tête. Feth-Khan endura ce tourment affreux sans pousser un soupir ; il tendait ses membres à ces monstres altérés de sang, et il montra la même indifférence tranquille, le même mépris, la même insouciance pour sa propre vie, qu'il avait si souvent témoignés pour la vie des autres. Les restes sanglans de ce malheureux furent réunis dans une toile et envoyés à Ghizni, où ils reçurent la sépulture. »

Cet acte sanguinaire, qui rappelle l'assassinat du duc de Guise, fut commis en 1818. Mahmoud n'osa pas même attendre la vengeance des Barukzis ; il s'enfuit précipitamment à Hérat. Il conserva le titre de roi, mais il devint le vassal de la Perse, et il

mourut en 1829, laissant la principauté de Hérat à son fils Kamram, qui la possède encore aujourd'hui.

Le gouverneur du Cachemir, Mohammed Azim-Khan, se trouva l'aîné et devint le chef des Barukzis, mais il ne voulut point, ou n'osa point, prendre la couronne. Il paraît que la race royale conservait encore un certain prestige. Le capitaine Wade, résident anglais de Loudiana, écrivait quelques années plus tard au gouvernement de l'Inde : « L'esprit de clan est très fort dans le Caboul, et la famille Sudozie a gardé une part considérable dans les affections de la tribu des Douranis, que les Barukzis n'ont pu parvenir à se concilier. » On doit croire que ces observations étaient justes, puisque Mohammed Azim, maître de la monarchie, prit le parti de rappeler Soudja de son exil et de lui offrir le trône. Soudja se hâta d'accourir à Peschawer, nais ce bizarre monarque n'avait pu, dans toutes les vicissitudes de sa vie, perdre la passion de l'étiquette. Il offensa grièvement un Barukzi qui avait eu l'indiscrétion de se servir devant lui d'un palanquin, et souleva de nouveau toute la famille avant d'avoir repris possession de son trône.

Alors un autre fils de Timour, Eyoub, se rendit au camp des Barukzis et sollicita humblement la couronne qui venait d'être offerte à son frère. Mohammed Azim régna sous son nom comme Feth-Khan avait régné sous le nom de Mahmoud. Mais, pendant ces troubles civils, le « lion du Pundjab, » Runjet-Singh, s'était jeté sur le Cachemir. En 1822, il traversa l'Indus et vint livrer à Nouchéro une bataille sanglante qui assura pour toujours sa domination sur la rive orientale de l'Indus et sur Peschawer, qui depuis cette époque lui paya un tribut. C'était non-seulement une guerre de territoire, mais aussi une guerre de religion. On sait

que les Seiks formaient une secte fondée, vers le milieu du XV siècle, sur des dogmes réformés du brahmanisme. Les Afghans, de leur côté, étaient de la religion musulmane, et ils combattaient les Seiks au nom de leur prophète comme au nom de leur indépendance.

Azim-Khan et ses frères n'avaient pu prendre part au combat. La rivière de Caboul les séparait du champ de bataille, et ils assistèrent sans coup férir à la défaite de la moitié de leur armée. L'aîné des Barukzis en mourut de chagrin, et sa mort rompit le lien qui avait fait jusqu'alors la force de sa famille. Ceux des dix-neuf frères qui vivaient encore se firent des guerres sanglantes ; ils s'emparèrent du fils de Mohammed Azim, et forcèrent sa mère de leur livrer ses trésors en la menaçant de la faire sauter à la bouche d'un canon. L'un d'eux se déclara indépendant à Candahar, un autre à Peschawer, Dost Mohammed à Caboul. Eyoub se sauva à Lahore, et la monarchie douranie disparut au milieu de cette tempête.

Les Barukzis, en se divisant, emportèrent chacun un lambeau du royaume des Afghans. Sultan Mohammed devint chef de Peschawer, sous la protection du roi de Lahore. Burnes le visita dans sa ville en 1832. « Ce chef, dit-il, n'est point un Afghan illettré, tel que je le supposais ; c'est un homme de bonne compagnie, bien élevé et instruit, dont les manières affables ont produit sur mon esprit une impression durable. » «… Le chef de Peschawer, dit-il ailleurs, et sa famille vivent au jour le jour, comme font les Afghans ; il est généreux de ce qu'il possède, et n'a point de trésor. On m'a assuré que sans cette libéralité, qui ressemble à de la prodigalité, les chefs ne pourraient se maintenir au pouvoir ; celui de

Peschawer a rallié autour de lui quelques-uns des capitaines Douranis qui ont part à sa magnificence. »

La faiblesse du chef de Peschawer le mettait à la discrétion du roi de Lahore, dont il était tout-à-fait le vassal. Si Rundjet-Singh n'occupait pas cette province, c'est qu'il n'aurait pu le faire sans y entretenir une garnison de musulmans. Dost-Mohammed, khan de Caboul, avait toujours eu le projet d'enlever cette ancienne possession des Afghans à la suzeraineté des infidèles, et son grand grief contre les Anglais, celui qui le jeta dans les bras de la Russie, c'est que le gouvernement de l'Inde protégeait son allié de Lahore contre toutes ses tentatives.

Un autre Barukzi, Kirdil-Khan, s'était déclaré indépendant à Candahar, et, en mourant, avait laissé cette principauté à son fils, Cohandil-Khan. Le chef de Candahar, comme celui de Peschawer, était l'ennemi du chef de Caboul, mais tous trois étaient prêts à s'unir contre le chef de Hérat, Kamram, seul descendant régnant des Sudozis, de même que contre toute invasion étrangère. Dost-Mohammed reçut un jour de son frère de Candahar l'avis qu'un ambassadeur persan était venu le menacer. Le chef de Caboul lui répondit : « Quand les Perses s'avanceront, mande-le-moi ; et de même que je suis aujourd'hui ton ennemi, je serai alors ton ami. » Quand l'armée anglaise envahit l'Afghanistan en 1839, les frères ennemis se réconcilièrent et tombèrent ensemble.

Ils se réunirent aussi contre shah Soudja. Toutes les inimitiés de famille disparaissaient quand il fallait combattre l'ennemi de la tribu. Le roi de Lahore lançait de temps en temps les Sudozis contre les Barukzis. En 1833, l'aventureux Soudja fit une nouvelle tentative pour reconquérir son royaume, avec ses propres ressources et avec le secours des Seiks, car, à cette époque, les An-

glais ne voulaient pas se mêler de ses affaires. Il parvint à lever une assez forte armée, partit de Loudiana au mois de janvier, passa l'Indus au mois de mai, et prit possession de Chikarpour, qui était aux émirs du Sindy. Il marcha ensuite sur Candahar, battit l'armée des Barukzis et mit le siége devant la ville royale. Dost-Mohammed désespérait tellement de la partie, qu'il offrit aux Anglais de reconnaître leur suzeraineté, mais le gouvernement de l'Inde lui refusa toute intervention, comme il l'avait déjà refusée à Soudja. On dit que le Barukzi délibéra un instant s'il ne se soumettrait pas à son ancien souverain, mais il craignit sa vengeance, et se détermina à tenter jusqu'au bout la fortune des armes. Il réunit tous ses frères, marcha avec eux sur l'armée de Soudja, et, le 29 juin 1834, défit complètement le Sudozzi, qui s'enfuit de nouveau sans couronne et sans armée jusqu'à Loudiana.

Après cette victoire inespérée, le Dost resta en paisible possession de Caboul. Jusqu'alors il ne s'était maintenu qu'à force de politique, et même en s'appuyant sur des élémens étrangers à la nationalité afghane. Depuis la conquête de Nadir, il s'était établi, dans Caboul et aux environs, une colonie de Persans, appelés aussi Kouzilbashis, qui exerçaient une influence puissante dans les affaires de l'Afghanistan. Burnes, dans la relation de son grand voyage, porte leur nombre à douze mille familles, mais des relations plus récentes ne l'évaluent qu'à quatre mille. Ils habitaient un quartier séparé dans Caboul, et l'esprit de corps qui les unissait les rendait très influens dans les nombreuses révolutions du pays. Dost Mohammed était un Barukzi, mais sa mère était persane ; il tenait donc aux deux nations, et pendant long temps il avait employé toutes les ressources de sa politique à se concilier la colonie des Persans. Il savait leur langue et protégeait leurs

priviléges ; et dans les conmencemens de sa fortune, il dut son trône à l'appui d'un des plus vieux chefs persans, Mohammed-Khan-Byat. Cependant il y avait un obstacle à la politique à double tranchant de l'astucieux Barukzi, et cet obstacle était dans la diversité des croyances religieuses. Les Persans sont shiites, les Afghans sont sunnites. On sait que Mahomet ne laissa qu'une fille, Fatime, qui épousa son premier disciple Ali. Après la mort du prophète, les chefs arabes lui donnèrent pour successeur Aboubekre, qui prit le titre de calife. Ali protesta contre cette élection, et quand, en 655, il devint quatrième calife, les musulmans se divisèrent en deux sectes. Les shiites sont ceux qui regardent Ali comme le successeur immédiat du prophète, et les trois premiers califes comme des usurpateurs ; les sunnites sont ceux qui reconnaissent l'ordre de succession historique. Après sa victoire sur Soudja, Dost-Mohammet se crut assez fort pour se passer des Persans, dont l'influence excitait la jalousie des Afghans. Il prit le titre d'émir qui a, dit-on, une signification religieuse sunnite, et s'aliéna toute la colonie persane. Les shiites, alarmés, se rassemblèrent dans Caboul et se fortifièrent dans leur quartier. Toutefois ils ne prirent pas les armes et ils sont restés depuis lors sur la défensive. Burnes, dans sa dernière mission, écrivait au gouvernement de l'Inde : « Bien que leur influence militaire (des Persans) soit considérablement diminuée, cependant leur puissance s'est accrue d'un autre côté, car tous les hommes d'un certain rang ont des Persans pour secrétaires, et toutes les correspondances, domestiques ou étrangères, sont entre leurs mains, ce qui les rend très dangereux. » Kamran, sultan de Hérat, n'avait pu s'affranchir de cette domination incommode qu'en chassant de sa principauté tous les shiites de race persane.

Burnes, après avoir été à Londres porter les fruits de son grand voyage à travers l'Asie, était revenu dans l'Inde à la fin de 1835. Il fut immédiatement remis en activité et envoyé dans le Sindy. « Je suis destiné, écrivait-il, à vivre toute ma vie en vagabond ; mais cela est de mon goût, et je suis tout dispos. » Le gouvernement de l'Inde lui confia bientôt une mission plus importante dans le Caboul, auprès de Dost-Mohammed. Il prit avec lui le lieutenant Wood, qui a publié une relation de son voyage, deux autres Anglais et deux étudians parsis. Ils quittèrent Bombay le 28 novembre 1836.

Il paraît que l'objet de la mission était d'abord purement commercial ; le gouvernement de l'Inde ne songeait alors à aucune intervention militaire. Burnes devait prendre par le Punjab et le Cachemir pour gagner Lahore, faire, s'il était possible, un traité de commerce avec le Dost, négocier des arrangemens semblables avec les chefs de Candahar et ceux des provinces occidentales, chercher à ouvrir un débouché commercial jusqu'à la mer par le Belouchistan et Khelat, et revenir par le Sindy. Mais à peine avait-il gagné le bas Sindy, que des évènemens inattendus changèrent la nature de sa mission. Une armée persane s'avançait sur Hérat et éveillait les inquiétudes du gouvernement de l'Inde, pendant que sur une autre frontière du Caboul il se passait un autre drame qui devait avoir les plus grandes conséquences.

Dost-Mohammet, comme nous l'avons dit, ne cherchait que l'occasion de reprendre Peschawer aux Seiks. En 1837, Runjet-Sing commit l'imprudence de rappeler son armée de la frontière pour célébrer plus splendidement à Lahore les noces de son petit-fils Nihal-Sing. Le Barukzi, qui couvait depuis long-temps sa proie, ne perdit pas de temps ; il rassembla trente mille Afghans,

et le 1 mai tomba à l'improviste sur les Seiks. Sept mille hommes restèrent sur le champ de bataille de Jumrood.

Ce qui fait le péril permanent de la puissance anglaise dans l'Inde, c'est que toutes les querelles des peuples limitrophes réagissent sur elle, et qu'elle doit toujours se tenir prête à intervenir. Comme l'annonça le gouverneur-général dans sa proclamation datée de Simla, l'invasion des Afghans pouvait rallumer la guerre dans les pays où les Anglais cherchaient alors à nouer des relations commerciales. Il résolut donc d'interposer sa médiation entre Runjet-Singh et Dost-Mohammed. Burnes fut chargé de cette tâche. Il s'engagea dans le Caboul sans autre escorte que des indigènes, et la mission entra dans la capitale, le 20 septembre, avec une garde d'honneur commandée par Akbar-Khan, le fils favori du Dost. C'est ce même Akbar-Khan que nous avons retrouvé à la tête de l'insurrection de Caboul ; c'est lui qui a tiré un coup de pistolet dans la poitrine de l'envoyé anglais, sir William MacNaghten. Le malheureux Burnes ne se doutait pas qu'il donnait la main au futur vengeur des Barukzis.

L'envoyé anglais se rencontra à Caboul avec l'envoyé russe Vicowich. Nous avons raconté précédemment leurs mutuels efforts. Il est certain que Dost-Mohammed hésita long-temps. Il disait à Burnes : « Au lieu de recommencer la guerre, je serais heureux que le gouvernement britannique voulût me conseiller ; je m'engagerais en retour à seconder ses vues commerciales et politiques. »

La politique des Barukzis était d'ailleurs de flatter tour à tour les espérances des deux agens afin de tirer d'eux les meilleures conditions. Le chef de Candahar écrivait à son frère de Caboul, dans le post-scriptum, dit-on, d'une de ses lettres : « Quand le

Russe viendra à Caboul, montre-lui du respect ; cela mettra Burnes en émoi (it will rouse the mind of Burnes). Sa présence engagera Burnes à parler clair et à aller vite en besogne. » On sait déjà comment le Russe resta le maître de la place. Ce ne fut pas sans que Burnes eût tenté des efforts réitérés sur son gouvernement pour le déterminer à protéger le Barukzi. Il s'éleva à ce moment une lutte pleine d'intérêt entre les divers officiers anglais qui se partageaient l'influence à la cour de l'Inde. M. MacNaghten, secrétaire du gouverneur-général, et le capitaine Wade, résident de Loudiana, protégeaient le Sudozi Soudja, pendant que Burnes, de son côté, prêchait pour son saint Barukzi.

Burnes n'avait qu'une fort médiocre estime pour Soudja. « Ses manières, disait-il, son ton, annoncent un homme extrêmement poli ; quant à son jugement, il est à peu près nul. La dynastie des Sudozis a passé, disait-il ailleurs ; elle ne pourra se rétablir qu'à l'aide de l'étranger… Il est plus difficile de faire revivre que d'élever une dynastie. Si l'Afghanistan est encore destiné à devenir une monarchie, il faut chercher une autre maison que celle des Sudozis pour la rétablir, et, suivant toutes les probabilités, ce sera celle des Barukzis.

Nous avons déjà parlé plusieurs fois des aventures de shah Soudja. Ce qui semble dominer dans le caractère de ce prince si souvent nomade, c'est une certaine indifférence philosophique et une persévérance qui donneraient de son courage meilleure opinion que Burnes n'avait de son jugement. Nous l'avons vu s'y reprendre à quatre ou cinq fois pour reconquérir son royaume, le reperdre, et recommencer encore. Après chacune de ces guerres de prétendant, il s'en retournait à Loudiana chez les Anglais, et écrivait paisiblement ses mémoires qui ont été publiés, mais qui

ne sont guère autre chose qu'un journal sans aucune espèce de critique.

Un des malheurs de Soudja fut d'avoir en sa possession le Koh-i-Nour, diamant célèbre dans les fastes de l'Asie ; il fut exposé à des persécutions inouies à cause de ce joyau précieux. Quand il était prisonnier d'un de ses visirs à Attock, la lancette fut souvent approchée de ses yeux, et un jour son gardien l'entraîna, les mains liées, au milieu de l'Indus, en le menaçant de la mort. En sortant de prison, il tomba entre les mains du roi de Lahore, qui le mit aussi à la question pour se faire livrer le diamant. Il paraît qu'il le passa alors entre les mains d'une de ses femmes, Ouaffadar Begoum, qui était d'un grand courage et défendit obstinément le secret du Koh-i-Nour. Elle menaça un jour Runjet-Singh de broyer le diamant dans un mortier, de le faire avaler par les femmes de sa suite, et d'en avaler sa part. Ce ne fut que la faim qui put forcer Soudja à livrer ce dangereux diamant, qui resta entre les mains de Runjet. La manière dont la Begoum tira Soudja des mains rapaces du roi de Lahore est très romanesque. Elle était à Loudiana, et disposa des relais sur toute la route. Soudja, de son côté, loua toutes les maisons contiguës à celle où il était surveillé, et lui et ses gens s'ouvrirent une issue en perçant sept murs. Au milieu de la nuit, Soudja descendit dans la rue, vêtu comme un habitant du Pundjab, et, ne pouvant sortir par les portes de la ville qui étaient closes, il passa en rampant par un égout, avec deux domestiques, et parvint ainsi à s'échapper.

Il paraît que ses nombreuses infortunes ne l'ont jamais corrigé. Après que les Anglais l'eurent rétabli sur son trône en 1839, il recommença le cours de ses extravagances. Il indisposa la population en entretenant une nombreuse garde du corps, composée

d'étrangers qui couraient devant lui en tenant le peuple à distance avec leurs fusils ; il avait aussi amené de Loudiana une troupe de favoris qui levaient tribut sur tout le monde. Mais ce qui offensa surtout les Afghans, et ce qui sans doute contribua beaucoup à amener l'insurrection, c'est que le shah avait à sa solde une garde de Seiks dans le costume de leur pays, ce qui était un sanglant outrage et un intolérable scandale pour les mahométans.

Bien différent, au dire de Burnes, était le Barukzi. « La renommée de Dost-Mohammed, disait en 1832 l'officier anglais, retentit aux oreilles du voyageur longtemps avant qu'il entre dans les possessions de ce chef ; aucun ne mérite mieux la réputation qu'il a acquise. L'attention qu'il donne aux affaires est infatigable ; chaque jour il assiste au tribunal avec le cadi et les mollahs pour prononcer sur toutes les causes… Il a donné de très grands encouragemens au commerce, et le marchand peut voyager sans escorte d'une frontière à l'autre, chose inouie du temps des rois d'Afghanistan… Sa justice fournit un sujet continuel de louanges à tout le monde… On est frappé de l'intelligence, des connaissances et de la curiosité qu'il montre, ainsi que de ses manières aisées et de son ton excellent. Il est indubitablement le chef le plus puissant de l'Afghanistan, et pourra encore, par son habileté, s'élever à un plus haut rang dans son pays natal. »

Le Dost semblait, en effet, montrer une ardeur extraordinaire pour s'instruire. Il questionna beaucoup son hôte anglais sur la situation et la politique des différens états de l'Europe, et sur les rapports qui existaient entre eux. L'écho des canons de l'empire et le grand nom de Napoléon étaient parvenus jusque dans ces contrées reculées ; le chef de Caboul avait entendu parler de l'em-

pereur. Burnes dit qu'il voulut savoir si les Anglais avaient quelques projets sur Caboul, et qu'il refusa de croire que leur intention fût d'épargner son pays. L'Anglais revint très frappé de ce qu'il avait vu. « Le chef de Caboul, disait-il, peut établir sa domination sur tout le pays après la mort de Runjet-Singh. Il est favorablement disposé pour les Anglais, comme le sont, du reste, presque tous les chefs afghans. Il ne faudrait pas beaucoup d'argent pour nous concilier ce chef, qui est en possession de la plus importante position de l'Asie, en ce qui concerne la sûreté de l'Inde anglaise. Si les circonstances nous avaient donné un allié dans le Caboul au lieu de la Perse, nous aurions un ami plus sûr et plus proche que celui que nous pouvons nous vanter d'avoir dans cet autre pays. »

Cependant, les jugemens de Burnes étaient contredits par d'autres. Le capitaine Wade prétendait que le Caboul était le pays des Afghans le plus fréquemment livré aux factions et aux révolutions, que la puissance de Dost-Mohammed n'était rien moins que solide, que « même après son grand succès contre les Seiks, qui lui avaient gagné de la popularité, l'arrivée de la mission anglaise l'avait seule sauvé de la ligue formée par ses frères avec ses propres sujets, et que son désir de conclure une alliance étrangère venait surtout de sa crainte des ennemis intérieurs. »

Burnes écrivait de Caboul au gouvernement de l'Inde, le 24 septembre 1837 : « D'après ce que j'ai vu et entendu, j'ai de bonnes raisons de croire que Dost-Mobammed ne mettra pas en avant des propositions extravagantes, et qu'il agira de manière à ce que le gouvernement anglais puisse lui montrer de l'intérêt, et en même temps conserver toutes ses bonnes relations avec le chef des Seiks. »

Mais le capitaine Wade, de son côté, écrivait de Loudiana : « Mes propres sources d'information, dont l'exactitude a été confirmée à plusieurs reprises par les indigènes comme par les Européens qui ont visité Caboul, me permettent d'assurer que l'autorité de l'émir n'est rien moins que populaire parmi ses sujets ; la plus grande partie de ses troupes n'a ni obéissance ni affection pour lui. » Disant ensuite que les Barukzis n'avaient pas encore pu se concilier la population, il ajoutait : « Je soumets mon opinion en toute déférence au jugement de sa seigneurie, mais il me semble que l'on ferait beaucoup moins de violence aux préjugés de ce peuple, et à la sécurité de nos relations avec les autres puissances, en facilitant la restauration de shah Soudja, qu'en forçant les Afghans à se soumettre à la souveraineté de l'émir, ce qui non-seulement serait fort difficile en soi, mais, en nécessitant la médiation du gouvernement britannique, exigerait des secours que nous ne pouvons donner aux possesseurs actuels de l'Afghanistan, ou plutôt au chef de Caboul, sans faire naître de nouveaux élémens de discorde qui mettraient la paix bien plus en danger que ne peut faire le maintien de la souveraineté des Afghans dans la famille Sudozie. J'ajouterai que les Barukzis, au lieu de former soixante mille familles, comme l'a dit le capitaine Burnes, n'en forment pas plus de six mille ; que le reste des Douranis verrait avec indignation le gouvernement britannique chercher à leur imposer le joug des Barukzis, et que cet acte tendrait à faire grand tort au nom du gouvernement britannique, chez un peuple jaloux de son indépendance, et qui attache encore un grand prix à la conservation des dignités héréditaires et des anciennes institutions. »

Le gouverneur-général de l'Inde était dans le plus grand embarras. Rejeté tour à tour du Caboul à Loudiana, et de Dost-Mo-

hammed à shah Soudja, alternativement converti par le capitaine Burnes et par le capitaine Wade, il ne savait auquel entendre. Rien de plus curieux que cette concurrence des deux prétendans, que cette lutte des deux officiers anglais dont chacun présentait son candidat, détaillant toutes ses qualités, et disant : « Prenez mon… prince. » Il paraît que lord Auckland hésita long-temps ; ses résolutions changeaient d'heure en heure, et il penchait tour à tour pour la paix et pour la guerre. On sait comment se termina cette lutte d'influences rivales dans les conseils de l'Inde ; Burnes fut rappelé de Caboul, un traité fut conclu entre le gouvernement de l'Inde, Runjet-Singh et shah Soudja, et lord Auckland publia, le 1 octobre 1838, son célèbre manifeste contre le chef de Caboul.

On peut voir, dans cette proclamation, comment le gouvernement de l'Inde se défendait de tout projet de conquête territoriale. Il ne passait par l'Afghanistan que pour arriver à Hérat, qu'une armée persane assiégeait alors sous la direction d'officiers russes. « Les assiégés, disait lord Auckland, se sont conduits avec un courage digne de la justice de leur cause, et le gouverneur-général conserve encore l'espoir que leur héroïsme leur donnera le moyen de se défendre jusqu'à ce qu'ils reçoivent des secours de l'Inde britannique. » Le gouverneur-général déclarait aussi de la manière la plus formelle que dès que le shah Soudja serait rétabli sur son trône, les forces anglaises se retireraient et rentreraient dans les possessions britanniques. « Par suite de ces mesures, disait-il, on peut s'attendre que la liberté et la prospérité du commerce seront encouragées, que le nom et la juste influence du gouvernement britannique prendront chez les nations de l'Asie centrale la place qui leur appartient, que la tranquillité sera établie sur la frontière la plus importante de l'Inde, et qu'une bar-

rière solide sera élevée contre les intrigues et les envahissemens étrangers. »

La fatale campagne au-delà de l'Indus suivit cette proclamation. Les avertissemens ne manquèrent pas aux Anglais. Quand Burnes fut envoyé pour négocier un traité avec le khan de Khélat, ce chef lui dit qu'il savait bien que les armées anglaises pouvaient entrer dans l'Afghanistan, mais, ajouta-t-il, comment en sortiront-elles ?

Il y a peu de jours encore un membre radical de la chambre des communes déclarait que, pour sa part, il ne consentirait pas à ce qu'un seul shelling de la taxe anglaise fût employé à la guerre de l'Afghanistan, parce que les Afghans combattaient pour leur indépendance. Sir Robert Peel lui répondit « Quand la question de la campagne de Caboul fut discutée dans le parlement, j'exprimai toutes les craintes que j'éprouvais alors sur la prudence de cette expédition, et je rendis en cette occasion un léger, quoique bien juste hommage, au brave et éminent officier qui vient d'être sacrifié dans l'Asie, Alexandre Burnes. Je citai alors son opinion, qui était que toute tentative pour rétablir le shah Soudja sur le trône qu'il avait perdu était à ses yeux destinée à un échec certain. Je déclarai moi-même que vouloir rétablir le shah Soudja sur le trône des Afghans, c'était absolument comme si nous avions voulu rétablir Charles sur le trône de France. »

Cette entreprise était donc condamnée par les hommes les plus expérimentés de la Grande-Bretagne. Toutefois, remarquons bien que, si l'Angleterre a commis une grande faute en 1835, cette faute a été non pas, comme on pourrait le croire, de conquérir l'Afghanistan, mais de lui imposer un souverain tombé dans le mépris public. L'Angleterre n'était pas libre de ne pas faire cette

nouvelle conquête. Dans l'Asie, elle ne peut avoir que des amis et des ennemis : toute puissance neutre est pour elle une puissance ennemie. Lord Auckland écrivait au gouverneur de la métropole (12 mai 1838), en parlant du Dost : « Quoiqu'il ne donne point prise à des mesures directes d'hostilité, cependant il doit être considéré comme un homme de sentimens plus qu'équivoques, occupant une position où il est de la plus grande importance pour la tranquillité de nos territoires que nous avons des amis assurés. »

On parle beaucoup de l'ambition anglaise et des envahissemens de l'Angleterre dans le monde entier. Pour notre part, ce qui nous frappe le plus dans l'histoire de la domination britannique aux Indes, ce n'est pas tant le progrès constant, l'expansion illimitée de cette domination, que la résistance instinctive de l'Angleterre à son propre développement, et la lutte inutile qu'elle engage avec elle-même pour se contenir dans des limites qu'il ne dépend pas de sa volonté de poser. En 1793, le parlement déclare solennellement que « tout projet de conquête et d'extension de territoire dans l'Inde est contraire au désir, à l'honneur et à la politique de la nation. » Quand, en 1834, shah Soudja tente de reprendre son royaume, et demande des secours au gouvernement de l'Inde, lord William Bentinck lui répond : « Je crois de mon devoir de vous déclarer formellement que le gouvernement britannique s'abstient religieusement d'intervenir dans les affaires de ses voisins, quand il peut éviter de le faire. Votre majesté est naturellement maîtresse de ses actions ; mais lui donner des secours pour l'expédition qu'elle a entreprise serait incompatible avec la neutralité qui est la règle de conduite du gouvernement britannique. » Dost-Mohammed propose de reconnaître la suzeraineté de l'Angleterre, le gouvernement de l'Inde refuse ; les

émirs du Sindy offrent de recevoir un résident anglais au prix de la protection de l'Angleterre, le gouvernement de l'Inde refuse encore. À la fin de 1837, une année seulement avant l'expédition, la cour des directeurs, à Londres, écrit au gouverneur de l'Inde : « Quant à ce qui concerne les états à l'ouest de l'Indus, vous avez uniformément suivi la marche convenable, qui est de n'avoir aucune liaison politique avec aucun état ou aucun parti dans ces contrées, et de ne prendre aucune part dans leurs querelles, mais de maintenir autant que possible des relations amicales avec tous. »

En 1809, M. Elphinstone avait conclu un traité avec le shah Soudja, alors régnant, et les deux puissances contractantes convenaient « qu'elles n'interviendraient en aucune façon dans les affaires de leurs possessions respectives. » Mais si l'Angleterre n'intervient pas, c'est à condition que personne n'interviendra. Or, peu à peu la Russie s'avance à pas lents et silencieux, elle apparaît toutes les fois que l'Angleterre s'efface, elle offre cette médiation que le gouvernement de l'Inde refuse, et c'est alors que pour éloigner l'influence russe de sa frontière, l'Angleterre se résigne, après une longue résistance, à intervenir. Ce n'est plus la neutralité qui est écrite dans le traité de 1838 (26 juin) ; tout au contraire, le shah Soudja s'engage, « lui et ses successeurs, à n'entrer dans aucune négociation avec aucune puissance étrangère sans la connaissance et le consentement des gouvernemens britannique et seik (Lahore), et à combattre de tout son pouvoir toute puissance qui aurait le projet d'envahir les territoires britannique et seik par la force des armes. » De plus, le shah prend l'engagement que « toutes les fois qu'il surgira quelque circonstance de grand intérêt à l'ouest, il sera pris des mesures telles

qu'il semblera convenable aux gouvernemens britannique et seik de prendre. »

Ce n'est donc pas un désir sentimental de conquêtes, mais l'invincible nécessité qui a poussé l'Angleterre au-delà de l'Indus. Elle est sous le coup de cette voix dominatrice dont parle Bossuet, et qui lui crie : « Marche ! marche ! » Son ambition est pour ainsi dire une ambition défensive, et chaque fois qu'elle a étendu son territoire dans l'Inde, elle ne l'a fait que pour obéir à la loi fatale de l'intervention, qui est le fondement de son empire.

****

## Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/La_Monarchie_des_Afghans. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.